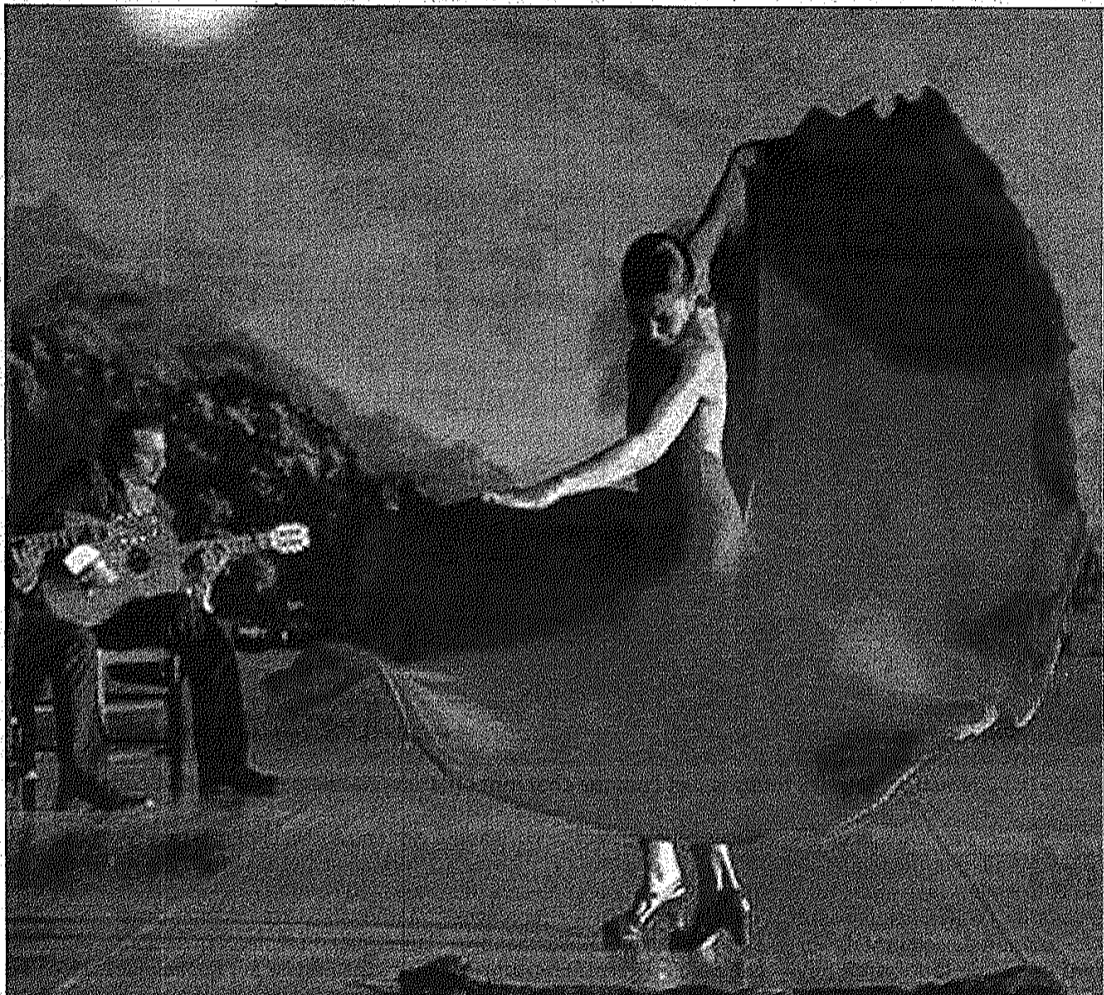
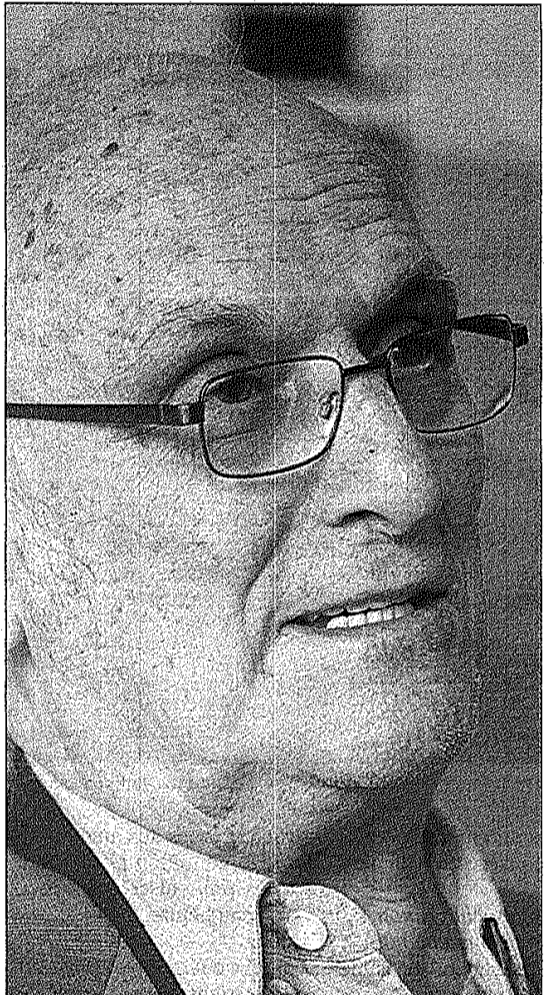


CARROS

Quand Carlos Saura endiable Cinéalma

Interview Lors des 6^{es} rencontres cinématographiques « L'âme de la Méditerranée », à Carros, le réalisateur espagnol a présenté hier son film *Flamenco, flamenco, 16 ans après... Flamenco*



Carlos Saura, le réalisateur espagnol de *Cría cuervos*, *Carmen* ou encore *Fados...*

(Photos DR et Philippe Lambert)

Carlos Saura, l'artiste-réalisateur engagé, poursuit son tournant esthète et tourbillonnant comme... le flamenco. Mais les fils - d'or - sont là, peu importe le sens, peu importe le message, politique ou pas. Social, ou non... Carlos Saura, c'est l'image et la musique pour scénario. Avec, l'amour en ombre chinoise. Comme pour *Flamenco*, en 1995, le réalisateur espagnol a, une fois de plus, privilégié le tournage en studio. Pour mieux façonner la couleur, la lumière. Pour mieux maîtriser les ombres, les halos... Et en jouer. Sur du velours... rouge. *Flamenco, flamenco*, ce sont des images comme autant de photographies toutes plus belles les unes que les autres, comme autant de petits morceaux de mosaïques. Si jolis séparément, bien sûr, mais finalement grandioses, une fois assemblés en un immense tableau de feu. C'est ça, la force de son deuxième *Flamenco*. La pureté et le minimalisme sont toujours là, mais cette fois, ils exploitent

la figure du spectateur. C'est beau, en diable. En avant-première, Carlos Saura, est venu présenter son film aux cinéphiles méditerranéens de Cinéalma. Et dans les couloirs de la salle Juliette Gréco à Carros, il a chaloupé sa silhouette de gentleman farmer-danseur... avec à son cou, une autre partie de lui-même... Un appareil photo qui ne le quitte jamais! Comme ne le quitte pas non plus un délicieux accent espagnol, alors qu'il fait l'effort de répondre en français.

Vous avez toujours un appareil photo sur vous ?
J'en ai plus de 600 chez moi ! Je suis photographe vous savez. Je le suis resté pendant très longtemps avant de faire du cinéma.

Vous vous souvenez de votre première photo ?
Oui, j'avais pris l'appareil de mon père, j'avais 8 ans et j'étais très timide. Il y avait une petite fille que je considérais comme

une déesse, je l'ai prise en cachette alors qu'elle sortait de l'école. Et je lui ai envoyé la photo avec une lettre et un gros cœur. Elle ne m'a jamais répondu (*Rires*).

Cela influence votre cinéma qui est très esthétique ?
Pour moi, la photo est une chose naturelle. Il y en a qui font du jogging pour être en forme, moi je fais du jogging avec des images (*Rires*). J'ai des milliards de photos à la maison !

Et aussi ce rapport fort à la musique...
Ma mère était au conservatoire de piano et je l'accompagnais quand j'étais petit. C'est un stimulus formidable, on est dans un autre monde. Ensuite, avec les images, la photo, je me raconte une histoire. La musique, c'est la moitié de ma vie, l'autre moitié c'est la photo et le cinéma.

Pourquoi, quinze ans après, avoir remis sur l'ouvrage

Flamenco ?
J'ai découvert un flamenco que je ne connaissais pas, plus moderne. Il s'est ouvert à différentes influences. Ce n'est pas une rupture, mais une évolution. Il y en a qui disent quelle horreur. Moi je dis qu'il ne faut pas rester toujours dans la même orthodoxie, qu'on doit jouer de la guitare comme ci, danser comme ça... Moi, je ne respecte rien ! Il faut au contraire ouvrir toutes les fenêtres.

Le flamenco a suivi une évolution sociale ou seulement artistique ?
C'est une évolution naturelle en dehors de la politique. Le flamenco, ce n'est pas de la politique. C'est la mort, c'est la vie ! Mais pas de la politique !

Quelles émotions vous procure le flamenco ?
C'est très personnel. Déjà, c'est une immense satisfaction d'avoir devant ma caméra les meilleurs artistes de cet art. Je

suis aussi heureux de lui donner, avec mes films, une envergure internationale.

Allez-vous revenir à un cinéma plus social ? Ce que traverse l'Europe, les manifs des nouveaux indignés, cela vous inspire-t-il ?

Je n'y ai pas encore pensé. Je trouve que nous vivons en Europe un moment difficile. La démocratie, c'est une belle idée, c'est vrai. Mais la démocratie bancaire, est-ce vraiment la démocratie ? De plus, je ne suis pas d'accord avec toute la révolte d'aujourd'hui, parce que l'idéalisme, ça marche rarement. Je pense que la révolte d'aujourd'hui ne donnera rien... Comme Mai 68. Finalement, ça a donné quoi ?

Votre prochain film ?
Je travaille actuellement sur un film qui s'appellera *33 jours*. C'est le temps mis par Picasso pour peindre *Guernica*.

STÉPHANIE GASIGLIA
sgasiglia@nicematin.fr